Document généré le 19 avr. 2024 22:36

Québec français

Nouvelles de Bangui

Fernando Lambert

Numéro 44, décembre 1981

URI : https://id.erudit.org/iderudit/57065ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lambert, F. (1981). Nouvelles de Bangui. *Québec français*, (44), 28–29.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nouvelles de Bangui

par fernando lambert

Le «Prix de la revue *Études françaises*» 1980 a été attribué à l'écrivain centrafricain, Makombo Bambote, pour son recueil *Nouvelles de Bangui*. L'auteur n'en est pas à ses débuts: *La poésie est dans l'histoire* a été publiée aux éditions P.J. Oswald, en 1960. Ses œuvres nombreuses l'ont déjà fait connaître aussi bien en Europe qu'en Amérique et particulièrement au Québec qu'il a choisi comme terre d'accueil, au moment où il a rencontré des difficultés politiques dans son pays.

Depuis 1973, Makombo Bambote est connu comme l'AUTEUR de *Princesse Mandapu* (Présence Africaine), la critique soulignant de cette façon que son auteur venait de se «qualifier», au sens greimassien, dans le monde littéraire négro-africain. Makombo Bambote nous offre en 1980, ses *Nouvelles de Bangui*, un recueil de quatorze nouvelles, d'une écriture tout à fait différente.

Si l'on en croit le texte, ces nouvelles ont été écrites de mai 1963 à septembre 1964. Il semble, en effet, que ces marques temporelles se rattachent effectivement au temps de l'écriture, ce que confirment le contenu et la facture de ces récits. De même, ces *Nouvelles de Bangui* se révèlent être davantage des nouvelles de la banlieue de Bangui, capitale de la république centrafricaine, et plus encore des nouvelles du village de Bangassou. La capitale n'est pas le lieu central des récits. Elle est plutôt un point de référence nouveau, à la fois fascinant et menaçant. Elle cristallise en quelque sorte le drame dans lequel la colonisation a plongé les Africains.

Makombo Bambote, *Nouvelles de Bangui*, les Presses de l'Université de Montréal, 1980, 167 p.

Makombo Bambote.

Mutations et violence

Tout aussi clairement, la société de référence à laquelle renvoient ces nouvelles, appartient à une longue histoire. Nous sommes conduits de l'époque des travaux forcés à l'ère des présidents, à l'époque des indépendances, puisqu'il est fait mention de Boganda, Premier Ministre du pays en 1958, et que l'on parle également des discours du président de la république. Il s'agit donc d'une longue période d'instabilité, de mutation pendant laquelle la violence se manifeste sous de multiples formes: des coups des gardes et des exactions des administrateurs coloniaux à la concurrence impitoyable du monde des affaires et du nouveau monde politique.

Les coloniaux, administrateurs, missionnaires, médecins, instituteurs, commerçants, aventuriers, ne jouissent pas d'un traitement de faveur. Malheureusement, sous des apparences caricaturales — les Européens, les Blancs ont droit systématiquement à des portraits physiques et moraux peu reluisants —, ces représentants de la colonie ne s'écartent pas des modèles de la triste réalité coloniale: Gbi-Da, le brûlemaisons, Madame Duprat, devenue doctoresse par arrêté, le portugais Rodriguez, Monsieur de Dempy, l'ethnologue intéressé et exploiteur. Un monde qu'il n'est pas bon de fréquenter.

La galerie des personnages africains est plus large et plus diverse encore. Il y a d'abord ceux qui ont connu les travaux forcés dans les champs de coton. Il n'est pas étonnant que, vivant dans des conditions aussi inhumaines, ces gens aient le couteau facile, qu'ils soient victimes et meurent de cette violence, qu'ils soient poussés au suicide ou qu'ils deviennent fous. Il y a aussi le monde des jeunes et le monde des vieux qui sont diversement touchés par les mutations engendrées par la colonisation et par la société dont l'Afrique a hérité avec les indépendances.

Dans ces nouvelles, comme dans les romans des années 50-60, les jeunes occupent une grande place. Pour la majorité, ce sont des étudiants aux prises avec les difficultés soulevées par l'éducation mal adaptée à l'Afrique, qu'il s'agisse de l'école coloniale ou des universités de la métropole. Il y a, d'autre part, les ratés du système qui se transforment en chevaliers d'industrie, quand ils ne deviennent pas tout simplement voleurs et profiteurs. À côté du jeune Bangui et de son ami Bê qui peinent sans grand succès, au collège Émile-Gentil, dans l'espoir de devenir des hommes influents, de posséder leur part du pouvoir, on trouve également Albert Poussoundji, chauffeur de cars, engagé dans la lutte pour survivre.

Bibi, un étudiant qui poursuit des études de statistiques à Paris, attire particulièrement l'attention par son désir d'établir le pont entre ce qu'il est devenu au prix d'efforts dont il doute parfois de l'utilité, et ses origines africaines qui le rattachent à une famille royale au pouvoir toujours réel. Non seulement, il est au centre de deux nouvelles parmi les plus longues, mais il est présent dans deux autres. Il est lui aussi l'objet de tiraillements intérieurs. Toutefois, son regard demeure toujours lucide. Lui seul semble en mesure d'assurer la continuité tout en s'adaptant aux réalités nouvelles.

Les vieux ont également leur façon de vivre les changements que connaît l'Afrique. La ville ne leur réussit pas en général. Ils n'arrivent pas non plus à maîtriser le dur monde des affaires. C'est avec dignité pourtant qu'ils affrontent les problèmes qui se posent à eux. Même le suicide de l'oncle Bangassou se situe dans la ligne de l'honneur. Les vieux,

dans l'ensemble, ne démissionnent pas. S'ils ne peuvent assurer le passage vers l'Afrique nouvelle, ils relient de façon essentielle la jeune génération à un passé glorieux, à une culture qu'il ne faut à aucun prix reléguer dans l'ombre pour laisser la place libre à une culture étrangère.

La création à l'œuvre

Ces nouvelles sont intéressantes aussi au point de vue formel. Elles se divisent assez nettement en deux groupes : les dix premières sont courtes, moins de dix pages, les quatre dernières sont relativement longues, de dix-neuf à vingt-sept pages. Observation matérielle mais signifiante. Les nouvelles courtes peuvent dérouter à première lecture. Les lieux sont nommés sans doute, mais l'espace n'est pas décrit. L'écriture est dépouillée de tout artifice : phrases brèves, juxtaposées, incisives, langage direct, cru. Ce style engendre une sorte d'objectivité froide. Aucun apitoiement sur le sort des personnages. Le découpage de ces tableaux — il s'agit bien de faire voir — augmente la densité de la scène, du récit. Peu ou pas de chute finale, selon la technique classique de la nouvelle. Le récit s'arrête tout aussi abruptement qu'il a commencé.

Les nouvelles longues sont beaucoup plus « écrites ». L'action se déploie dans l'espace et dans le temps. La structure narrative est plus explicite. Les personnages ont le temps de penser, d'avoir des sentiments, de juger, de discuter, de vivre. Phénomène rare dans l'écriture négro-africaine de l'époque, on y trouve des jeux sur le temps. Ainsi, Bibi s'abandonne au temps du souvenir. De son triste présent d'étudiant à Paris, il remonte à un voyage antérieur dans son pays et finalement jusqu'à son enfance où il retrouve les fondements de son être et aussi le paradis perdu.

Ces quatre nouvelles longues donnent lieu à une lecture intéressante, parce qu'on y voit, en quelque sorte, la création à l'œuvre. Certains éléments sont repris avec des variantes, comme par exemple, le retour de Bibi de Bangassou à Bangui. Le « je » fait une apparition timide, tantôt spectateur, tantôt participant. Le lecteur en arrive à la conviction que de ces nouvelles pourrait surgir un roman dont Bibi serait le centre.

À travers ce recueil, sont repris beaucoup des traits de l'Afrique longuement développés par le roman négro-africain, mais cette fois-ci, avec la focalisation propre à la nouvelle. L'intérêt est ainsi renouvelé. Il est certain que ces textes ne peuvent laisser indifférent le lecteur québécois.

■

ENVIRONNEMENT SONORE

silences et musiques

par gilles artaud

Ce matin, dès l'éveil, il y eut le ronronnement (« on parlera d'instruments de musique chaque fois que des animaux disposent d'appareils dont la fonction unique est de produire des sons variés ») [1] du réfrigérateur, les craquements du lit, une série de sons que nous ne percevons pas (mais certains microphones), ceux du plancher, le frottement du linge sur la peau... Est-ce de la musique, la porte franchie son claquement et l'escalier frappé ? Une volée de cris d'enfants chantaient parmi les démarreurs et la succion réitérée des pneus sur les rues mouillées. Des bruits ?

Une architecture de sons
Instantanés...

Nous existons pour la plupart dans la « rumeur » de la ville. Sur les parcours de nos agitations quotidiennes, nous sommes traversés par les multiples variétés de sons et d'images qui se font et défont. Qui passent. Parmi eux, les signaux de comportement, dont le propre est la pauvreté d'information jumelée au plus haut taux d'efficacité.

Déjà s'est opérée cette apparente surdité qui nous fait croire au silence dès que décroissent les bruits. Nous n'entendons pas courir entre les bords de nos cubes d'habitation les ions le long des fils de cuivre. Certains se sont préoccupés de ces modifications neurophysiologiques qui falsifient le seuil du silence.

« Des bruits plus nombreux et plus puissants, difficiles à distinguer les uns des autres, ont envahi la vie de l'homme. La pollution acoustique est aujourd'hui un problème mondial [2]. »

Ce que nous nommons le monde, et qui inclut ce pouvoir du son de détruire l'oreille, peut-il être musical ? Jusqu'au XIIIe siècle, la musique fut portée par le jongleur. Non écrite, sauf la religieuse, elle passait des cours aux villages avec les mimes et les acrobates. En moins de trois siècles, elle deviendra ménestrable. Qui signifie fonctionnaire. Et par conséquent sédentaire. Ce rapport aux pouvoirs relègue le musicien des rues à la mendicité, et localise la musique, la situe dans des lieux où l'écouter en silence.

« Dès le XVIIIe siècle, la musique devenue marchandise annonçait le rôle futur de toutes les marchandises dans la représentation : un spectacle devant les hommes silencieux [3]. »

Ce fait qui inaugure la gérance de l'art représenté et réserve à la musique des lieux architecturaux, puis technologiques, de plus en plus étroits, marque une rupture que nous n'arrivons plus à suturer. Puisqu'à l'essentiel la musique est cette mise en ordre des bruits qui donne à l'espace une vibration quelconque, il n'est pas indifférent de constater que l'histoire récente cherche à l'en retirer. En 1834, les chanteurs des rues devront porter une médaille, « moyen de contrôle et de limitation de leur nombre. » Le marchand n'offre pas encore de gala. Mais qu'est-ce qu'une musique qui mérite qu'on la décore ?

Nous défrayons la représentation. Voilà sa valeur sonnante. Musiciens et porteurs de lanterne magique nous amènent de la foire à des niches qui s'appellent salles de concert, cafés, cafconc', cabarets et cinémas.

Une architecture de sons
Instantanés
Sur
Un espace qui se désintègre.

Puis vient la possibilité de reproduire. L'enregistrement et l'amplification des sons créent les conditions de leur transmission à distance et de leur emmagasinage. Fabrication et distribution en série. Et leur écoute répétée. À nouveau l'espace se fractionne et se rétrécit.